

Hier, et ailleurs

André Duhaime, *Traces d'hier*, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, collection « L'instant d'après », 1990, 59 pages.

René Lapierre

Volume 33, Number 1 (193), February 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31990ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lapierre, R. (1991). Review of [Hier, et ailleurs / André Duhaime, *Traces d'hier*, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, collection « L'instant d'après », 1990, 59 pages.] *Liberté*, 33(1), 144–148.

POÉSIE

RENÉ LAPIERRE

HIER, ET AILLEURS

Charles Dobzynski, Les Heures de Moscou, Trois-Rivières, Écrits des Forges, collection «Europe/Poésie», 1990, 70 pages.

André Duhaime, Traces d'hier, Saint-Lambert, Éditions du No-roît, collection «L'instant d'après», 1990, 59 pages.

Je ne connaissais pas Charles Dobzynski. À en juger par la liste des ouvrages du même auteur, dans la toute récente édition des *Heures de Moscou*, j'aurais sans doute dû: au moins vingt-cinq ouvrages de prose et de poésie (préfaces d'Aragon, de Miguel-Angel Asturias), plusieurs anthologies (Gallimard, le Seuil) et une bonne dizaine de traductions (dont Ritsos, Alberti, Maïakovski et Rilke). Mais enfin, n'est-ce pas, on ne peut pas tout savoir; c'est en tout cas ce qu'on tâche de croire en pareil cas.

Les Heures de Moscou m'ont tout d'abord attiré par ce que j'appellerais la générosité de l'écriture, certaine *atmosphère* esthétique à l'intérieur de laquelle n'importe quel objet, n'importe quel détail me paraissait susceptible de poésie.

*Moscou, merveilleuse Moscou, rien n'était sûr nul n'était
sobre,*

On buvait plus que de raison avec Simonov et Hikmet.

(«La fête et la chanson noire»)

*Un ciel bleu cobalt satin sur la Baltique
Qui semble flotter sur de pâles épaules,
Un embrun léger dévoile Pierre-et-Paul
Le gris de la ville est électrostatique.*

(«Leningrad, 1975/1. Oiseaux de la Baltique»)

On pensera peut-être ici à Apollinaire («Zone», «Mari-zibill», «Rhénane d'automne»), à Louis Aragon. Dobzynski travaille comme eux avec les assonances et la métrique; il compte les syllabes, scande et cherche la rime, provoquant parfois entre les mots des rencontres inattendues.

*Iasnaïa, terreau
De lumière immense
Quel roman commence,
Qui lit ce tarot?*

(«Les icônes»)

*Ça l'Asie? Ah vos
Steppes à manades!
Les pensées? Grenades!
Les songes? Pavots!*

(«Chanson du Syr-Daria»)

Mais travailler aujourd'hui avec la rime et la césure ne va pas de soi, et suppose de la part du lecteur un peu de bonne volonté: l'aptitude, précisément, à se défaire de ses habitudes de lecture pour entrer dans un jeu formel beaucoup plus contraignant (je ne dis pas plus rigoureux) et beaucoup plus connoté que celui du vers libre.

Cela dit, je n'ai pas réussi à me défaire tout au long de ma lecture d'un certain agacement, qui m'amène à formuler l'hypothèse que toutes les promesses des *Heures de Moscou* ne se sont pas réalisées, que le projet esthétique du recueil n'a pu être parachevé dans la forme qu'il a prise. Peut-être l'indice de ceci se trouverait-il dans l'énergie un

peu suspecte que Dobzynski consacre à souligner la qualité (au sens rhétorique) de la rime, qui en maints endroits devient pauvre à force d'être riche, déséquilibrant tout le vers et parfois même tout le poème par le caractère forcé de l'assonance. (Ces sévices-là s'exercent le plus souvent par le biais du nom propre: «Ibn Sinna/dessina», «Scylla/ici et là», «litchi/Novodiévitchi», «Sésame/les âmes», «Eroïca/perestroïka».) Le même poème, «Samarcande», associe par exemple «Seldjoukides» et «malice du Kid», «se scinda» et «Shakhi-Zinda», «orpaillâmes» et «Omar Khayyam», «Reghistan» et «résistant» (sans parler de «djinn» et «jeans», «terre» et «inventaire», «marque» et «vasque», «cinnamome» et «astronome»); sur vingt vers, c'est beaucoup.

Les Heures de Moscou constituent néanmoins un recueil intéressant, riche de visions, de quelque chose de vif et de foncièrement *actif* qui laisse curieux de savoir à quoi pourraient bien ressembler *Le Hockey dans l'espace* (Le Verbe et l'Empreinte, Éditeur) et *40 polars en miniature* (Rougerie), que Dobzynski a publiés précédemment.

* * *

Traces d'hier, d'André Duhaime, est d'une facture toute différente, diamétralement opposée à bien des égards à celle du recueil de Dobzynski. Le livre de Duhaime présente en effet une poésie personnelle et intimiste, un *capella* fort simple dont la retenue et les ellipses tiennent manifestement du haïku:

à genoux
nous cherchons des framboises
à contre-jour
pas de rouge lumineux
par ce jour gris

*

*derrière
une fenêtre neuve
un vieillard et son chat
jeux d'ombres
sur les vieilles briques*

Point de grands discours, donc; pas davantage de noms propres, et pas non plus de majuscules. Duhaime ne cherche pas à déplacer des montagnes, son recueil n'a rien d'héroïque ou de prométhéen; personne ne s'en plaindra je suppose. Cette tranquille diction de l'expérience et du regard produit ici une poésie sobre, proche du soliloque par la place qu'elle fait à la candeur, à l'étonnement de l'être devant tel ou tel fait anodin — qui pourtant dans sa petitesse le dépasse, le *confond*:

*cherchant un appartement
dans le journal
la notice nécrologique
d'un ancien professeur
que je croyais mort*

*

*sortir prendre l'air
les oiseaux contre le vent
mes cheveux en broussaille
ouvrir le dictionnaire
oublier le mot à chercher*

De là résulte le poème. Empreinte ténue des choses qui arrête le mouvement du monde, saisit le regard et renvoie chacun à soi-même:

*cette ombre
qui m'accompagne*

*c'est moi aussi
certains poèmes que j'ai su écrire
d'autres je n'ai pas voulu*

*

*nuit de pleine lune
quelques instants je conduis
les phares éteints
les traces d'hier
gelées ce matin*

Dans ce décalage, où se profile peut-être l'ombre de Saint-Denys Garneau, le temps se met à jouer; et avec lui l'écriture de Duhaime, qui ne fait pas de mystères et nous ouvre en même temps que le livre (couverture ajourée, percée d'une fenêtre) l'atelier du poète, son attachant désordre.